

Le trop estropie Lucio Russo

La lecture de *Stupeur et dialectique*¹ du grand mathématicien, théologien et philosophe russe, Pavel Florenskij (1882-1937) — dit le « Blaise Pascal » ou le « Léonard de Vinci » russe — incite à réfléchir sur deux problèmes importants : celui du rapport entre la philosophie et la science et celui du symbolisme (de l'activité imaginative). Partons du premier. Florenskij écrit : « Reconnaître la non-vérité de la science signifie dire « oui » au temps, dire « oui » à la vie, à savoir c'est faire du temps, de la vie, sa méthode. Et dire « oui » à la vie signifie vivifier le penser »² ; « La philosophie nie la méthode de la science en ce qu'elle a de plus essentiel ; elle la nie et lutte contre elle [la méthode, *ndt*], en assouplissant l'immobilité par la chaleur de son *Éros* vers ce qui est authentique et vrai. Dans l'opposition de la pensée qui « se tient » fixe et « immobile » avec la pensée qui « s'enfuit et ne veut pas rester en place », il y a toute l'hostilité entre science et philosophie »³.

Mais la chrysalide, qui est « immobile », « nie-t-elle » pour autant le papillon qui est « mobile » et vole ? Lui est-elle éventuellement hostile et lutte-t-elle contre lui ? Certainement pas. Et pourquoi ? Parce que le papillon n'est qu'une « métamorphose ascendante » (Goethe) de la chrysalide.

De la même façon, la science de la nature est une métamorphose ascendante de la philosophie, et la science de l'esprit est une métamorphose ascendante de la science de la nature.

La philosophie, la science de la nature et la science de l'esprit représentent donc, plus que des « plans » ou des « niveaux » (spatiaux), des « phases » ou des « moments » de l'évolution de la pensée et de la conscience.

Hegel écrit : « Collaborer à ce que la philosophie s'approche de la forme de la science, — au but atteint, lequel est en mesure de déposer le nom d'*amour* du *savoir* pour être *vrai savoir*, — voici ce que moi, je me suis proposé (...)

Si l'on pouvait démontrer que notre âge est propice à l'élévation de la philosophie à la science, cela constituerait l'unique vraie justification des tentatives qui ont un tel objectif étant donné qu'on en mettrait en relief la nécessité ou on le réaliserait carrément »⁴.

L'élévation (nécessaire) de la « philosophie » à la « science » de l'esprit a été cependant réalisée par Steiner, et non par Hegel⁵. *La philosophie de la liberté*, en effet, congédie la philosophie (l'âme rationnelle-affective) et permet de passer de la première à la seconde phase du développement de l'âme consciente : à savoir de passer de la science de la nature (dans laquelle le percevoir se fait penser) à la science de l'esprit (dans laquelle le penser se fait percevoir).

En son temps, nous avons ouvert notre étude de l'œuvre fondamentale de Steiner (*Amour qui dans la tête me raisonne* [traduite en français et disponibles sur le site de l'IDCCH.be, *ndt*] avec ces paroles : « *La philosophie de la liberté* est une œuvre *logodynamique*, et non pas philosophique (au sens classique) » ; Le même Steiner dit en effet : « Je devais d'abord présenter au monde quelque chose qui fût conçu de manière rigoureusement philosophique, même si en réalité elle allait au-delà de la philosophie ordinaire (*italique de L.R.*). Il était pourtant nécessaire d'accomplir une fois le passage de l'écriture purement philosophique et scientifique à celle scientifique et spirituel »⁶.

Florenskij écrit encore : « Qu'est-ce qui distingue ce qui est organique-vivant-crétif de ce qui est mécanique-matériel-privé-de-vie ? Ou bien qu'est-ce qui distingue ce qui est engendré de ce qui est construit ? Le fait que ce qui est construit est privé d'une vraie unité, n'est pas Un TOUT, alors que ce qui est engendré l'est. « Le tout est avant ses parties » (Aristote), à savoir : le tout produit, déduit, pose les parties *de soi-même*, alors que ce qui est construit est *composé* par ses parties et est posé par elles. Ici de tout, *il n'y a pas*. Inversement, là où il y a le tout, les parties produites par lui sont des *organes* »⁷.

Florenskij saisit donc la différence entre la réalité inorganique et celle organique (entre l'agrégé, dirait Hegel et l'organisme), mais ne réalise pas que l'opposition entre la pensée qui « se trouve » fixe et « immobile » (celle représentative) et la pensée qui « s'échappe et ne veut pas rester fixe là où elle se pose » (par lui dite « dialectique », et par Steiner « imaginative ») ne signe pas la différence « entre science et philosophie », mais plutôt celle entre le penser *discret* de la science de la réalité inorganique et le penser *continu* (Qui fait « du temps et de la vie sa méthode ») de la science de la réalité organique : il ne réalise pas donc que de la même façon que l'on peut faire de la science de l'inorganique, on peut aussi faire de la science des mondes de la vie, de l'âme et de l'esprit.

¹ P.A. Florenskij : *Stupeur et dialectique* — Quodlibet, Macerata 2011.

² *Ibid.*, p.43.

³ *Ibid.*, p.45.

⁴ Hegel : *Phénoménologie de l'esprit* — La Nuova Italia, Florence 1996, pp.3-4.

⁵ Cfr : Lucio Russo : *Science de l'esprit et philosophie de l'esprit I à IV*, 29 mars, 18 avril, 8 mai et 22 juin 2005, en italien sur le site de Ospiti.it [Traduit en français, sous les noms de fichiers respectifs : LR290305.DOC ; LR180405.DOC ; LR080505.DOC et LR220605.DOC et accessibles sans frais soit sur le site de l'IDCCH.be, soit directement auprès du traducteur : daniel.kmiecik@dbmail.com].

⁶ R. Steiner : *Les frontières de la connaissance de la nature* — Antroposifica, 1979, p.106.

⁷ P.A. Florenskij : « *Ne m'oubliez-pas* » — Mondadori, Milan 2000, p.120.

Venons-en à l'autre problème (« Pendant toute ma vie — déclare Florenskij — j'ai pensé, en substance, à une seule chose : au rapport entre phénomène et noumène, à la reconnaissance du noumène dans les phénomènes, à sa manifestation, à son incarnation. Je suis en train de parler du symbole. Et pendant toute la vie j'ai réfléchi sur un seul problème, le problème du *Symbole* »⁸).

Qui connaît la science de l'esprit sait que la pensée imaginative est dite par Steiner « sensible-suprasensible » parce qu'elle médiatise (éthériquement) entre le monde sensible (physique) et celui suprasensible ou d'âme et d'esprit (qui se trouve au-delà du seuil).

Cela fait que son activité (michaélienne) de médiation (imaginative, symboliques ou iconique) se prête à être altérée, autant, par défaut, dans la direction du monde sensible, que par excès, dans celle du monde suprasensible. Eh bien, si dans le monde symbolique (*mundus imaginalis*) de Freud et de Jung il y a, par exemple, un défaut de suprasensible (« naturaliste » chez Freud, « psychologiste » chez Jung), dans celui de Florenskij il y a au contraire un excès de suprasensible. Il s'approche en effet de Goethe (et de Steiner) quand il affirme que de « dire « oui » à la vie signifie vivifier la pensée », mais il s'en éloigne quand, ignorant l'impulsion scientifico-spirituelle de l'Archange Michel, il rend le symbole objet de l'expérience extatique ou mystique. Il écrit : « Tout exprime l'entier et l'entier est vraiment *dans le tout* et non pas à côté de lui. Étant métaphysique, ou plus précisément mystique, l'entier ne peut pas être pensé à côté des instruments de son incarnation ou derrière lui. : autrement ce serait seulement une espèce de l'empirique et du sensible. Inversement, il est le lien vivant de ses organes, le cœur de ses phénomènes — oui, justement des siens —, tout autre que morts et creux, mais au contraire remplis de la vie du mystérieux *proto-phénomène* de son idée suprasensible »⁹.

L'entier qui est « dans le tout, et pas à côté de lui », n'est autre cependant que le concept et, à une niveau supérieur, le Je (en qualité de « concept des concepts »).

Quand le concept, le noumène, se reflète sur le plan éthérique on a le phénomène du symbole ; quand il se reflète sur le plan physique (neurosensoriel) on a le phénomène de la représentation.

Il écrit encore : « Goethe possédait au degré le plus haut, cette capacité de voir le type de ce qu'il étudiait ; il faut apprendre de Goethe la connaissance de la nature »¹⁰.

Certes, mais comme « il faut apprendre de Goethe la connaissance de la nature », ainsi il faut apprendre de Steiner la connaissance (pas seulement logique, comme celle de Hegel, mais aussi expérimentale) du concept (« voir le type » signifie en effet voir le concept).

Comme preuve du fait que Florenskij ne l'a pas apprise (en ne surmontant pas, à cause de cela même, le plan, lumineux pourtant, de l'expérience mystique)), il écrit : « Les concepts ne peuvent pas être aimés ou admirés »¹¹. C'est vrai, les concepts, comme les connaît le nominalisme, « ne peuvent pas être aimés ou admirés ». Il est possible, en effet, d'aimer la *pietà* de Michel-Ange ou le *David* de Donatello, mais il est impossible d'aimer ou d'admirer de la même façon leurs photographies ; et le nominalisme ne connaît pas les concepts, mais seulement leurs photographies ou bien leurs représentations ou reflets abstraits.

(Steiner écrit : « Quand on parle d'abysses particuliers, mystiques, de la vie de l'âme, de pouvoirs démoniaques qui ravinent la personnalité, on croit pénétrer plus profondément. Je dois avouer que cette exaltation pour une fausse psychologie mystique m'a toujours apparue comme une sorte de superficialité, laquelle se présente chez des êtres humains dans lesquels le contenu du monde des idées n'engendre aucun sentiment. Ils ne sont pas en mesure de pénétrer dans ce contenu, de descendre dans ses profondeurs : ils ne ressentent donc pas la chaleur qui en émane et la recherchent dans l'obscurité et le vague [à proprement parler une « vague à l'âme » comme le dit si merveilleusement le français, *ndf*]. Mais celui qui peut entrer et se familiariser dans les sphères limpides du pur monde de la pensée, ressent en celui-ci ce qui, autrement, il ne pourrait ressentir en aucun autre lieu »¹²).

Le fait est que c'est seulement en franchissant le seuil qui sépare le monde physico-éthérique (existentiel ou phénoménal) de celui d'âme et d'esprit (essentiel ou nouménal) qu'il est possible de connaître par expérience (inspirée et intuitive) la réalité spirituelle des concepts (des *lôgoi*, des noumènes, des archétypes ou des essences). Pour faire ceci, on doit cependant s'adresser à la science de l'esprit (anthroposophique), et non pas à la philosophie ou à la mystique, ni d'autant moins, à la science de la nature.

(Steiner : « Personne ne peut arriver à la connaissance de la réalité vraie, s'il n'a pas reconnu que pour *cette* connaissance-ci, les moyens cognitifs habituels seuls n'y suffisent pas et qu'il faut tout d'abord développer les moyens nécessaires à cette connaissance »¹³).

Lucio Russo, Rome, le 3 juin 2015 (ospi.it).

(Traduction Daniel Kmieciak)

⁸ P.A. Florenskij : *À mes enfants* — Mondadori, milan 2003, p.201.

⁹ P.A. Florenskij : *Stupeur et dialectique* — Quodlibet, Macerata 2011, p.85.

¹⁰ P.A. Florenskij : « *Ne m'oubliez pas* » — Mondadori, Milan 2000, pp.74-75.

¹¹ *Ibid.*, p.135.

¹² R. Steiner : *La conception goethéenne du monde* — Tilopa, Rome 1991, p.10.

¹³ R. Steiner : *Philosophie & Anthroposophie* — Antroposofica, Milan 1980, p.37.